

cessamment dans la monotonie d'une toute-puissance toujours semblable à elle-même. Mais son adversaire vit, il pense, il souffre, il agit et tombe, martyr de l'auguste orgueil, martyr héroïque et grandiose.

Ce n'est pourtant pas l'impression qu'eût voulu laisser le poète du *Paradis perdu*. Il tenta la reconquête, mais son navire fit eau. Après lui, Klopstock voulut aussi chanter le Messie, lourdement et s'enfonça dans les vases de l'ennui. La muse chrétienne ne put aboutir qu'à la glorification du Diable. Tant il est vrai que l'essence du christianisme, c'est le Diable et encore le Diable!

Aujourd'hui, nous en parlons bien à notre aise. Innocent et ses docteurs n'en savaient pas si long que nous, soit dit en toute modestie; naïvement, ils s'imaginaient que pour établir le royaume de Dieu sur la terre, il fallait exterminer ses ennemis, en commençant par les sorciers. Tout le monde s'accordait sur la nécessité de faire la croisade à l'intérieur; nul ne désinclinait sur sa part, qu'elle devrait coûter car chacun avait bonne conscience, mais tant pis pour le prochain, si le prochain était coupable! Ce grand nettoyage, les esprits cultivés étaient les premiers à le réclamer, car ils avaient été élevés sur les genoux de l'Eglise et se piquaient d'orthodoxie. Quant aux pauvres et aux ignorants, ils clamaient après les grands coups de balai, les paysans surtout. On sait qu'ils ne sont jamais contents: ils trouvent le soleil trop chaud — le vent trop froid — la pluie a noyé la semence, — la gelée a fait couler la vigne et les vergers — puis la grêle a tout dévasté — tout cela a cause du Diable, à cause du Diable? Ceux qui devaient dire plus tard: « La faute en est à Voltaire, la faute en est à Rousseau » disaient alors: « la faute en est à la sorcière! La morve, le farcin, la clavelle, — la faute en est à la sorcière! La vache vient d'avorter — elle donne un lait sanguinolent, la faute en est à la sorcière! Le lait tourne, le lait aigrit, le beurre rancit, le fromage moisit, la faute en est à la sorcière! La truie n'a pas voulu manger sa brenée — la faute en est à la sorcière! Hier, j'ai mangé comme un roi, j'ai bu comme un évêque, mais un abominable cauchemar m'a tourmenté toute la nuit, la faute en est à la sorcière! — Mon enfant ne profite pas, il a la gourme, la teigne, la foire et encore la foire, — la faute en est à la sorcière! Ah! si on les renvoyait au Diable, toutes ces sorcières de malheur, comme nous serions à notre aise et bien en point! Ha, Dieu de Dieu, quelle pinte de bon sang l'on se ferait à les fouetter jusqu'à l'os, ces jeteuses de sorts et ces meneux de loups! Quand les verrons-nous casser les membres sur la roue! Ah! s'il y avait une justice au monde, comme nous les verrions brûler, celles-ci, toute une troupe dans un grand feu flambant — celles-là, rôties une à une, à petit feu, comme saint Laurent, sur des grils! La vie est si dure — pauvres de nous! il faudrait s'amuser un brin de temps

en temps! » Ainsi criaient les rustres ainsi geignaient les petits bourgeois, et ils huaient après la sorcière, quelque mendicante chassieuse, quelque malheureuse aux paupières rougies et sanguinolentes.

Les moines se mirent de la partie. Instruments providentiels de l'entreprise, ils étaient à la fois les hommes du pape et les hommes du peuple, les représentants de l'absolutisme théocratique et de la démocratie tant urbaine que rurale. L'inspiration qu'ils prenaient à Rome, ils la coulaient dans l'oreille du Populo — qu'on se rappelle les prédicateurs de la Ligue! Obligés de mendier, pour vivre, il leur fallait se faire bien voir de la basse multitude qu'ils amusaient et confessaient, blaguaient et sermonnaient, s'ingrariant auprès d'elle par leurs vices autant que par leurs vertus. Le personnage le mieux vu de l'époque fut le frère Jean des Entommeures. Ce redoutable moine, qui jouait si vigoureusement du « Bâton de la Croix », quitta bientôt le service du bon Pantagruel, le frère Tapadur préféra s'enrôler chez les Papegaux, que fonder l'abbaye de Thélème.

M. Baissac signale avec sagacité et montre clairement les conséquences désastreuses qui résultèrent pour le clergé de cette complicité entre la moinerie et la papauté. Comparé à la furie des moineillons, le zèle des curés parut froid; la milice monacale que Rome avait ameutée, et dans laquelle résidait le véritable esprit de l'Eglise, prit bientôt la direction du mouvement poussant ou traînant les curés prébendaires. Quelques-uns se montrèrent récalcitrants, mais leur résistance ne valut guère. Certains furent impliqués dans les procès et suppliciés avec des raffinements particuliers de haine et de cruauté — à preuve le malheureux Grandier. Les autres se le tinrent pour dit; ils craignaient déjà que la paroisse ne fût tout à fait absorbée par le couvent. Intimidés autant que leurs prêtres, les évêques acceptèrent la responsabilité d'événements dont il n'avait plus la direction. Ce fut l'abdication définitive de l'épiscopat aux pieds du Souverain Pontife.

L'Inquisition existait déjà. Elle fut réorganisée avec des pouvoirs extraordinaires. Extraordinaires, vraiment, et elle s'en servit pour mettre à néant le bon sens et la bonne foi, la justice et l'humanité. Elle mentait systématiquement aux inculpés, mais c'était pour servir le Dieu de vérité; elle inventait des supplices qui glaçaient d'épouvante, mais c'était pour la cause du « pieux Jésus, Rédempteur et Sauveur. » Nul acquittement possible. Tout prétexte passait pour raison, toute suspicion pour preuve. L'envie signalait la victime, la perfidie instruisait le procès, la fourbe recueillait les indices, la torture interrogeait, la douleur répondait, la haine prononçait l'arrêt et la cruauté l'exécutait. Ces moyens sont infail-

LA RELIGION ET LA SORCELLERIE¹

(Suite)

Toutefois, pour être absolument exact et faire de l'analyse rigoureuse, il faut reconnaître que dans les deux religions de l'Occident, le Diable diffère par quelques nuances. Le Diable protestant ne bêche pas tout à fait avec le Diable catholique. Luther, un diabolomane des mieux caractérisés, entretenait contre le Diable une haine personnelle, et la vie durant lui jeta des encriers à la tête, au propre et au figuré; il sentait ses volitions, ses pensées les plus intimes envahies par l'être impur; si bien que le malheureux s'écriait: « A certains moments il est plus près de moi que ne l'a jamais été Catherine de Bora, ma femme! » Mais en somme, il a peu innové en la matière.

Calvin ne pouvait guère enrêcher sur le dogme du péché originel: toute l'espèce humaine maudite pour une pomme chipée sur un arbre, condamnée au feu qui ne s'éteint point. Mais par la rigueur avec laquelle il appliqua son système de la prédestination, il trouva le moyen d'augmenter le nombre des damnés. Le cher bonhomme rognait, rognait toujours sur le Paradis; en supprimant les prières pour les morts, en déversant dans la « Perpète » infernale, tous les pensionnaires du Purgatoire, modeste pénitencière, simple établissement de correction, la « Réforme » grossit le nombre des damnés par quantités effroyables. Elle ne pouvait trop magnifier la personne du Sauveur, mais ne pouvait trop diminuer son œuvre, la part du Diable se trouvant grossie d'autant.

Le Diable vieux-catholique, celui du Dante, n'était qu'un géolier et qu'un tortionnaire au service d'une divinité cruelle, mais Milton, l'anglican régicide, le lança résolument contre Dieu le Père et contre Dieu le Fils. Sans doute l'Ennemi fut foudroyé, mais il resta invaincu, il resta indomptable. Ajoutons que le Seigneur Eternel de l'épopée se montre superlativement fastidieux, souverainement ennuyeux; son incommensurable égoïsme se replie in-

(1) Critique d'un livre de M. Baissac, les *Grands jours de la Sorcellerie*, Paris, Klincksieck, éditeur, rue de Lille, 11.

libles, ainsi que le prouvent les tribunaux d'exception et toutes les justices dites spéciales. On emploierait aujourd'hui les mêmes moyens, qu'on obtiendrait des résultats identiques : le Pape lui-même et Monseigneur de Paris devraient s'avouer sorciers, s'ils étaient examinés par les juges du Saint-Office et par des tortionnaires connaissant leur métier. L'Eglise se réservait la partie morale et chargeait l'Etat de la partie matérielle ; elle commandait et l'autre obéissait : c'est ainsi qu'elle a toujours entendu la distinction des pouvoirs. Les bons petits Franciscains dénonçaient, les grands Dominicains libellaient l'accusation, les docteurs formulaient l'arrêt, les théologiens le contresignaient, et le magistrat séculier, valet ignoble et stupide, faisait l'office de bourreau. Les têtes n'étaient point tranchées, car l'Eglise, la miséricordieuse Eglise, a horreur du sang, mais elle brûlait sur le bûcher, et les supplices, elle les appelait « des actes de foi ».

* * *

Nous ne voulons pas nous arrêter sur les cruautés et férociétés. Pourtant ceux qui travaillent l'histoire de la psychologie ne doivent point ignorer jusqu'où peut aller l'homme en tant que bête féroce — l'homme de notre race arya, l'homme de notre civilisation chrétienne. Qu'ils lisent notre livre. L'auteur a le pinceau très sobre, il relate seulement ce qu'il est nécessaire de dire, nécessaire de savoir. Les lecteurs lui sauront gré de sa modération. Ils suivront avec un pénible intérêt les progrès et les développements de cette prise d'armes contre l'Esprit Malin, croisade non moins absurde que celle entreprise pour conquérir un tombeau, un tombeau à Jérusalem, en Palestine. On le savait vide ce tombeau, Jésus étant ressuscité. Notez que, en 644, un roi lombard avait interdit de donner suite à l'accusation, quand on prétendait qu'une sorcière avait mangé un homme tout vif. Mille ans après — constatez le progrès réalisé par l'idée chrétienne — nos juges décidaient que l'alibi ne prouve rien. A Salem, dans la Nouvelle-Angleterre, on voulait qu'un capitaine de vaisseau fût coupable d'avoir jeté des sorts dans une ville qu'il n'avait jamais vue et où il ne connaissait personne. Au Labourd, dans le midi de la France, une femme fut accusée de n'avoir point, même en prison, discontinué les infâmes pratiques du sabbat. Elle eut beau représenter que, ferrée aux jambes, et veillée par plusieurs personnes qui ne la perdaient pas de vue, elle ne pouvait courir le guilledou. Les révérends décidèrent que le Diable lui substituait un mannequin et l'enlevait à travers les airs, par projection fluidique. Semblables arrêts étaient motivés de par saint Augustin « le Docteur de la Grâce » et de par saint Thomas « l'Ange de l'Ecole ». Sous Alexandre VI, gloire des Borgia, la Lombardie brûlait par an mille sorcières coupables de tuer chacune deux nourrissons par mois. Cela faisait vingt-quatre mille, bon an mal an, beaucoup plus qu'il n'en naissait. Le Diable était si malin ! Une fillette de quatre ou cinq ans, la petite Dorcas, se rendait invisible afin d'aller mordre les gens dans leur lit ; plusieurs montrèrent les morsures que ses petites dents avaient faites à leurs bras. Une autre gosseline avoua dans les tortures avoir paillardé avec Bézélzébub, avoir accouché de deux enfants qu'elle avait tués et être enceinte d'un troisième ; elle pouvait avoir dix ans. Maintes malheureuses furent condamnées pour avoir fabriqué des vénéfices avec des cœurs et des cervelles. Mais avant l'exécution, les nouveaux-nés qu'elles passaient pour avoir égorgés furent montrés sains et saufs : argument sans valeur pour des juges qui avaient appris à se méfier du témoignage des sens, et qui, grâce au dogme de la Transsubstantiation, distinguaient parfaitement entre les apparences et la réalité ! L'apparence, un morceau de pâte, la réalité, un dieu, celui des saintes Espèces. *Credo quia absurdum !*

(La Société Nouvelle. — A suivre) ELIE RECLUS

et... profession d'homme au socialisme le plus élevé, celui de la propagation des idées par l'art.

Il ne lui restait plus, après avoir écrit de belles pages de piété, d'humanité et d'éloquents plaidoyers contre la sauvagerie, qu'à défendre la cause inhumaine et barbare de la guerre.

C'est ce qu'il a fait aujourd'hui.

Evidemment, cet homme-là ne comprend plus rien à ce qu'il écrivit jadis, ou il ne comprenait rien autrefois à ce qu'il écrivit. Il était irresponsable alors ou il l'est maintenant, car on ne soufflète pas soi-même et on ne jette pas ses enfants à l'eau avec autant de désinvolture, si on n'est pas gravement malade.

Cela s'explique aussi par des raisons commerciales. Ce que l'on vend le plus cher quand on s'est taillé une situation de farouche, d'incorruptible, de révolutionnaire, c'est encore soi-même. Et M. Emile Zola est en train de se débiter par tranches.

Jadis, Paul Féval récrivit pour les couvents ses romans les plus chauds, et remplaça « amour » par « tambour » avec un entrain qui fut comique seulement. Car Féval n'était qu'un amuseur, tandis que M. Zola se posant en apôtre des libertés et du progrès, M. Zola prêchant à la jeunesse, à charge d'âmes... ; qui, d'ailleurs, l'ont lâché, reconnaissant combien elles étaient naïves ; M. Zola peut encore, par la force acquise, avoir une action. S'il signe une sottise, cent mille personnes l'adopteront.

Or, M. Zola tient évidemment à bien vendre la Guerre. Il sait que tous ceux qui vivent de la guerre achèteront son bouquin, s'il a soin de déclarer par avance que la tuerie est une chose sainte, tandis qu'ils se le prêteront seulement s'il la dénonce abominable et inutile. Et tranquillement, contre sa conscience d'homme, contre ses convictions de philosophe, il fait ce boniment.

Qu'on ne nous dise pas que nous l'outrageons en l'accusant de mauvaise foi. Car s'il pense ce qu'il a écrit, c'est pis encore, et cela, pour lui, nous ne voulons pas le supposer. Roublard, il n'est point sympathique ; vaincu, il est pitoyable.

De toute façon, ce commerçant habile devient un danger, un danger pour toute liberté et tout progrès. Il est à enfermer.

On nous fera grâce de ne pas croire que c'est sa personne qui est en cause. Elle peut aller en paix. Mais ce qu'on ne peut laisser passer, sans manquer à un devoir, c'est l'idée, quand on la considère comme néfaste, et d'autant plus dangereuse que celui qui la défend a plus la confiance de la masse.

Sous un titre énorme, *Sedan*, M. Emile Zola examine ce matin dans le *Figaro* la question de la guerre. Nous l'avons vu assez ambitieux en ces derniers temps pour supposer qu'il a formé le projet de chiper à M. Déroulède la présidence de la Ligue des patriotes. Il n'y a pas de petites dignités.

La thèse est banale : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais. » Nous la connaissons. Et il est fâcheux que l'on ne nous serve pas un

n
u
M
b
la
à

se
ex
é
in
su
av
toi

de se payer une nouvelle tournée.

Et voici les pontiferies et les prud'hommeries qui s'égrènent. Voici la conversation que vous avez entendue cent fois sur l'impériale des omnibus entre bourgeois libérés du service militaire.

— La guerre est un mal, monsieur.

— Oh ! oui, monsieur, mais un mal nécessaire.

— Evidemment. C'est ce que je dis tous les matins à mon fils. Il veut être marin depuis sa naissance.

— Il nous vengera, le gaillard !

— J'espère bien qu'il n'aura pas encore l'âge quand on règlera les comptes. Cela n'empêche pas que la guerre...

— Est un mal nécessaire.

— Darwin l'a dit. Vous savez la lutte pour la vie...

— Ah ! oui, la lutte pour la vie pour le tsar, n'est-ce pas ?

— Non, vous confondez... Et Hobbes aussi l'a dit. Quel génie !

Si vous trouvez autre chose dans les raisons de M. Emile Zola, vous aurez beaucoup de pénétration. Oui, ce philosophe, cet esprit élevé n'a pas de meilleur argument que cette vieilleries. Sa conception de l'humanité ne va pas au-delà du banc de harengs. Manger ou être mangé.

Mais si, monsieur Zola, il y a autre chose. Ce ne sont pas seulement les « âmes tendres », les utopiques, qui rêvent la fin des guerres, aussi bien dans les pays civilisés que chez les sauvages, s'il en reste. Ce sont des énergiques, des décidés, durs au besoin pour les hommes et durs pour eux-mêmes. Ils croient que « la discipline, le sacrifice, le courage, les muscles exercés, les âmes raffermies, la fraternité devant le péril, la santé et la force » que vous ne voyez prendre leur source que dans un avenir de massacre, peuvent pousser sans que le sang les arrose.

« La guerre est inévitable. » Pourquoi, puisque nous avons acquis la force sans déployer la brutalité ?

« Nous n'avons plus à la craindre. » Vous êtes encore un joli sorcier. Qui vous l'a dit ? Qu'en savez-vous ? Vous ne vous rendez donc pas compte que cette victoire, dont vous nous tirez la bonne aventure, dont vous nous vendez pour deux sous l'horoscope attaché à votre orgue de barbarie, cette victoire, si nous la remportons, sera aussi mortelle pour le vain-